

Vérité et tradition

(Marc 6.53-7.30)

Joe Schubert

Dans la comédie musicale "Le violon sur le toit", le personnage principal ouvre l'action par le chant "Tradition". Le thème de cette comédie est celui du déracinement des coutumes immuables, inchangeables de la communauté juive, en raison des soulèvements de l'époque. Ces changements créent dans la pièce des afflictions et des douleurs pour tous ceux qu'ils touchent.

Tout ceci suggère une scène de l'Évangile de Marc, où l'auteur trace un net contraste entre Jésus d'une part et les scribes et Pharisiens d'autre part. Dans son ministère, Jésus apportait partout de l'aide et de l'amour à des hommes et des femmes ; les scribes et les Pharisiens, armés de leurs traditions, voulaient mettre fin à ce ministère.

Les dernières paroles de Marc 6 décrivent le ministère de Jésus :

Après avoir achevé leur traversée, ils arrivèrent dans le pays de Génésareth, et ils abordèrent. Quand ils furent sortis de la barque, les gens reconnurent aussitôt Jésus, parcoururent toute la région et se mirent à apporter des malades sur des grabats, partout où l'on apprenait qu'il était. Partout où il entrait, villages, villes ou campagnes, on mettait des malades sur les places publiques et on le suppliait afin de toucher seulement la frange de son vêtement. Et tous ceux qui le touchaient étaient délivrés (6.53-56).

Voici un beau portrait de cette partie du ministère de notre Seigneur. Les gens lui amenaient leurs malades, rien que pour toucher son vêtement ; et ceux qui le firent, dit Marc, furent guéris.

I. TRADITION ET DIEU (7.1-8)

Par contraste avec cette scène, Marc raconte à présent l'histoire d'un groupe de Pharisiens et de scribes venus en Galilée pour scruter Jésus et son ministère :

Les Pharisiens et quelques scribes venus de Jérusalem s'assemblèrent autour de Jésus. Ils virent quelques-uns de ses disciples prendre leur pain avec des mains impures, c'est-à-dire non lavées. Or les Pharisiens et tous les Juifs ne mangent pas sans s'être soigneusement lavé les mains, parce qu'ils tiennent à la tradition des anciens. Et, quand ils reviennent de la place publique, ils ne mangent qu'après avoir fait les aspersion (rituelles). Ils ont encore beaucoup d'autres observances traditionnelles, comme le lavage des coupes, des cruches et des vases de bronze (7.1-4).

Dans ce paragraphe, nous commençons à découvrir le pouvoir et l'effet des traditions. La nouvelle de la popularité de Jésus se répandait rapidement, de toute évidence ; à Jérusalem, les sacrificateurs et les chefs du peuple ne l'appréciaient pas, visiblement. Ils vinrent avec la franche intention de découvrir quelque chose à critiquer dans le ministère de Jésus. Ils trouvèrent ce qu'ils cherchaient, dans le fait que les disciples de Jésus n'honoraient pas une certaine tradition. Si les chefs pouvaient faire connaître clairement au peuple cette carence, il se tournerait contre Jésus. En effet, les traditions de ce peuple étaient hautement significatives, elles devaient être observées en toutes circonstances.

Dans ce cas précis, il s'agit de la tradition de se laver les mains — de la manière appropriée — avant de manger. Observant que les disciples de

Jésus ne respectaient pas cette tradition, ces critiques s'en offusquaient au plus haut point.

La tradition en question exigeait que l'on se lave les mains d'une manière extrêmement précise. Il fallait d'abord tendre les mains avec les paumes en l'air, légèrement inclinées vers le bas. Pendant que de l'eau était versée sur une main, la personne devait en frotter la paume avec le poing de l'autre main. Puis, avec de l'eau toujours versée sur les deux mains, on inversait ce processus. On retournait alors les mains, les doigts en bas, et de l'eau fraîche était encore versée, pour laver l'eau impure restée du premier frottement. Celui qui ne suivait pas ce rituel était considéré comme cérémoniellement impur. Il pouvait s'être lavé les mains avec le meilleur savon, se frottant les mains comme le chirurgien qui se prépare à aller au bloc opératoire, il demeurait impur pour autant. Il ne s'agit donc en aucune manière d'une propreté hygiénique, mais plutôt d'une propreté rituelle, d'une tradition pure et simple. Les Juifs suivaient cette coutume à tel point qu'on connaît le cas d'un rabbin emprisonné, qui utilisait l'eau qu'on lui apportait, non pour la boire mais pour se laver les mains cérémoniellement. Ainsi faillit-il mourir de soif.

Ces traditions avaient sans doute débuté innocemment, par le désir d'appliquer correctement la Loi de Moïse. Le livre de Lévitique exigeait certaines ablutions rituelles dans le but d'enseigner au peuple la manière d'aborder le problème du péché. L'objectif de ces cérémonies externes allait donc plus loin que le simple rituel, vers une leçon spirituelle. Mais les sacrificateurs commencèrent à faire des recommandations sur la meilleure manière de se laver les mains et, plus tard, on ajoutait les interprétations de ces textes. Ainsi, au fil des siècles, s'établit un corps de traditions — la loi orale — traitant de chaque détail de l'accomplissement de la Loi.

Ce passage de l'Évangile de Marc mentionne également "le lavage des coupes, des cruches et des vases de bronze", qui pouvaient aussi devenir impurs. La Michna, la tradition juive écrite, contient pas moins de douze traités très élaborés sur ce genre de récipients et la manière dont ils peuvent devenir impurs. Une table à quatre pieds pouvait devenir impure, mais non une table à trois pieds. Notons au passage que le mot "lavage" dans ce passage vient du même mot grec

que notre mot "baptême". Les deux termes contiennent l'idée d'une immersion totale, et non seulement un versement.

Pour les scribes et les Pharisiens, ces règles constituaient l'essence même de la religion. Qui les observait plaisait à Dieu. Qui les violait commettait un péché. Mais dans ce domaine, Jésus et les critiques n'étaient pas du tout sur la même longueur d'ondes. Jésus n'accordait aucune importance à des traditions humaines rigides. Son idée de la religion était toute autre.

Jésus reprit donc ses accusateurs :

Les Pharisiens et les scribes lui demandèrent : Pourquoi tes disciples ne marchent-ils pas selon la tradition des anciens, mais prennent-ils leur pain avec des mains impures ? Jésus leur répondit : Ésaïe a bien prophétisé sur vous, hypocrites, ainsi qu'il est écrit :
*Ce peuple m'honore des lèvres,
Mais son cœur est très éloigné de moi ;
C'est en vain qu'ils me rendent un culte ;
En enseignant des doctrines
Qui ne sont que préceptes humains.*

Vous abandonnez le commandement de Dieu, et vous tenez à la tradition des hommes (7.5-8).

Dans ce passage cuisant, Jésus accusa les scribes et les Pharisiens de deux péchés différents.

Premièrement, il les accusa d'hypocrisie, d'avoir un cœur éloigné de Dieu alors qu'ils l'honoraient de leurs lèvres. Le Juif légaliste de l'époque de Jésus pouvait avoir dans son cœur de la haine, de l'envie, de la jalousie, de l'animosité, de l'amertume, de la colère ; du moment qu'il accomplissait les traditions des anciens, on le considérait comme juste. Le légalisme de l'époque et d'aujourd'hui tend à souligner ce que fait un homme, sans considérer l'état de son cœur. Mais le cœur du christianisme, c'est justement le cœur du chrétien. Il y a très longtemps, Dieu dit à Samuel : "L'homme regarde à (ce qui frappe) les yeux, mais l'Éternel regarde au cœur" (1 S 16.7). Il ne faut pas aligner le christianisme seulement à des actions extérieures. Un bon cœur fait un homme bon. La question fondamentale est celle-ci : "Quelle est la condition du cœur de cette personne envers Dieu ?" Si notre cœur est rempli de maux et de mauvaises attitudes, toutes les cérémonies au monde ne plairont pas à Dieu. Jésus voulait que les Pharisiens comprennent cela. Il veut aussi que nous le comprenions aujourd'hui.

Deuxièmement, Jésus accusa ces légalistes juifs d'élever leurs traditions au même niveau que la parole de Dieu. Ainsi, dit-il, leur culte même était devenu vain, puisqu'ils avaient abandonné les commandements pour respecter leurs traditions. Ces Juifs avaient fait l'erreur de donner autant d'importance aux interprétations ingénieuses faites par leurs experts, qu'à ce que Dieu lui-même avait dit. La franchise du langage de Jésus est évidente dans tous les Évangiles. Marc 7 en est un exemple. En effet, dans le passage parallèle de Matthieu 15, le texte dit qu'après cette confrontation, les disciples vinrent vers Jésus et lui dirent : "Sais-tu que les Pharisiens ont été scandalisés d'entendre cette parole?" (Mt 15.12). Certainement, Jésus les avait offensés, en toute connaissance de cause. S'il devait enseigner parmi les "religieux" de notre époque, ne réprimanderait-il pas les mêmes doctrines et les mêmes pratiques ? Dans quel passage de son saint livre, notre Dieu a-t-il commandé les actions et traditions pratiquées de nos jours en guise de religion ? Où trouver l'autorité pour les nombreuses doctrines humaines introduites dans la religion ? Que dirait Jésus au sujet des innombrables opinions enseignées à la place des instructions si claires de la Parole de Dieu ? L'Esprit a même prédit ce genre d'apostasie :

Car il viendra un temps où les hommes ne supporteront plus la saine doctrine ; mais au gré de leurs propres désirs, avec la démangeaison d'écouter, ils se donneront maîtres sur maîtres ; ils détourneront leurs oreilles de la vérité et se tourneront vers les fables (2 Tm 4.3-4).

II. TRADITION ET RELATION (7.9-13)

Dans la prochaine section de Marc 7, Jésus décrit de manière précise l'effet des traditions extra bibliques sur les relations entre personnes proches. Il prend l'exemple les relations entre parents et enfants.

Vous rejetez bel et bien le commandement de Dieu pour garder votre tradition. Car Moïse a dit : *Honore ton père et ta mère*, et : *Celui qui maudira son père ou sa mère sera puni de mort*. Mais vous, vous dites : Si un homme dit à son père ou sa mère : Ce dont j'aurais pu t'assister est qorbân, c'est-à-dire une oblation (à Dieu), vous ne le laissez plus rien faire pour son père ou pour sa mère ; vous annulez ainsi la parole de Dieu par votre tradition que vous vous êtes donnée. Et vous faites bien d'autres choses

semblables (7.9-13).

Le cinquième commandement de la Loi, "Honore ton père et ta mère", ordonnait plus qu'une simple courtoisie envers ses parents. Il s'agissait de s'occuper d'eux, surtout dans leur âge avancé.

Les Juifs avaient trouvé un moyen astucieux pour contourner ce genre de responsabilité. (Pour Jésus, il s'agissait d'annuler la Parole de Dieu.) Ils déclaraient "qorbân" l'argent qu'ils devaient utiliser pour aider leurs parents. Or, "qorbân" était un mot araméen qui signifiait "consacré à Dieu". Ce qui était ainsi consacré ne pouvait plus être employé à des fins ordinaires, ayant été promis par vœu irrévocable au service de Dieu. Celui qui déclarait "qorbân" ses ressources, ne pouvait plus les utiliser pour aider ses parents. Il disait à ses parents, en somme : "J'aimerais vous aider, mais je ne peux le faire, car l'argent que j'allais y employer a été consacré à Dieu ; vous ne voudriez donc pas que j'en prenne pour vous ?" Il s'agissait en fait d'une auto-autorisation d'être irresponsable.

Ce que les Juifs n'avaient pas compris était le fait que toute la vie est qorbân, consacrée à Dieu. Jésus insista sur le fait que notre manière de consacrer des choses à Dieu ne doit pas négliger les besoins humains. Il savait que toute règle, tout règlement qui empêchaient quelqu'un d'aider celui qui est dans le besoin constitue automatiquement une contradiction de la volonté de Dieu et ne peut donc pas bénéficier de son approbation. Ainsi, la doctrine qui refuse les transfusions de sang sous prétexte que cela est contre la volonté de Dieu est un non-sens. Rien ne pourrait être plus éloigné de la vérité.

III. TRADITION ET CŒUR (7.14-23)

Le problème, dit Jésus, est dans le cœur.

Il appela de nouveau la foule et lui dit : Écoutez-moi tous et comprenez. Il n'est rien qui du dehors entre dans l'homme qui puisse le rendre impur ; mais ce qui sort de l'homme, voilà ce qui le rend impur. Si quelqu'un a des oreilles pour entendre, qu'il entende. Lorsqu'il fut entré dans la maison, loin de la foule, ses disciples l'interrogèrent sur cette parabole. Il leur dit : Vous aussi, êtes-vous donc sans intelligence ? Ne saisissez-vous pas que rien de ce qui, du dehors, entre dans l'homme ne peut le rendre impur ? Car cela n'entre pas dans son cœur, mais dans son ventre, puis est évacué à

l'écart. Il déclarait purs tous les aliments. Il disait : Ce qui sort de l'homme, voilà ce qui le rend impur. Car c'est du dedans, c'est du cœur des hommes que sortent les mauvaises pensées, prostitutions, vols, meurtres, adultères, cupidités, méchanceté, ruse, dérèglement, regard envieux, blasphème, orgueil, folie. Toutes ces choses mauvaises sortent du dedans et rendent l'homme impur (7.14-23).

Nous ne saisissons probablement pas le côté absolument révolutionnaire de cette déclaration. Jésus s'était déjà disputé avec les experts de la Loi à propos des interprétations traditionnellement appliquées. Il avait démontré l'inutilité des lavages rituels des mains. Il avait également montré qu'une attention trop rigide aux traditions pouvait conduire à une violation de la Loi de Dieu. Mais dans le passage présent, Jésus déclare une chose encore plus étonnante : ce qu'un homme mange ne peut le rendre cérémoniellement impur, puisque tout ce qu'il mange va dans le corps mais pas dans le cœur. Aucun Juif de l'époque ne croyait cela, et nul Juif orthodoxe de nos jours ne le croit non plus. En Lévitique 11, Dieu avait donné par Moïse une longue liste d'animaux considérés comme impurs, donc interdits à la consommation. Les Juifs ne mangeaient pas ces animaux à cause de cette loi. La déclaration de Jésus en Marc 7 effaça d'un trait le règlement pur/impur qui avait dicté les habitudes nutritionnelles juives depuis des siècles. Il était donc normal qu'ils soient abasourdis. Jésus disait en effet que les objets ou les animaux ne sont pas a priori purs ou impurs ; la seule chose qui peut être impure est une personne, et cela par ce qu'elle pense ou fait. Quelle doctrine nouvelle et singulière !

Dieu se souciait de la pureté spirituelle intérieure. Jésus insista sur le fait que la sainteté spirituelle et morale est beaucoup plus importante que tout rituel extérieur.

IV. TRADITION ET BESOIN HUMAIN (7.24-30)

Marc rapporte alors un autre incident qui, au premier abord, semble se situer dans entièrement un autre contexte. Mais ceci n'est qu'une première impression. Il ne change pas de sujet du tout :

Jésus partit de là et s'en alla dans le territoire de Tyr. Il entra dans une maison ; il voulait que personne ne le sache, mais il ne put rester caché. Car une femme, dont la fille avait un

esprit impur, entendit parler de lui et vint se jeter à ses pieds. Cette femme était grecque, d'origine syro-phénicienne. Elle lui demandait de chasser le démon de sa fille. Jésus lui dit : Laisse d'abord les enfants se rassasier, car il n'est pas bien de prendre le pain des enfants et de le jeter aux petits chiens. Oui, Seigneur, lui répondit-elle, mais les petits chiens sous la table mangent les miettes des enfants. Alors il lui dit : A cause de cette parole, va, le démon est sorti de ta fille. Et quand elle rentra dans sa maison, elle trouva que l'enfant était étendue sur le lit, et que le démon était sorti (7.24-30).

L'histoire de la fille de la femme syro-phénicienne est directement liée à ce qui vient de se passer, parce qu'elle illustre encore une déviation de la tradition approuvée à l'époque. Voici donc la démonstration par Jésus de son enseignement, voici la parabole vivante de son ministère. Il voyagea délibérément vers le territoire païen, afin de montrer son intention de chercher, de sauver et d'aimer tous les peuples. Il fit cela comme une parabole vivante.

Cette femme avait cherché Jésus pour le supplier de guérir sa fille. La réponse de Jésus semble dure au premier abord : "Laisse d'abord les enfants se rassasier, car il n'est pas bien de prendre le pain des enfants et de le jeter aux petits chiens."

Trois vérités sur cette remarque nous aideront à mieux la comprendre. D'abord, ce dialogue dut avoir lieu principalement pour le bénéfice des disciples. Jésus voulait que ces derniers entendent et observent ses actions, car plus tard, il allait les interroger sur ce sujet. Ensuite, le mot traduit par "chiens" n'est pas le mot commun utilisé pour décrire les chiens sauvages des rues, mais un autre terme, diminutif, qui se réfère aux chiens domestiques. L'utilisation de ce terme plus doux tempéra l'apparente sévérité de la remarque. Finalement, nous qui étions absents ne pouvons pas juger du ton que Jésus utilisa. On peut dire à quelqu'un : "Pauvre idiot !" d'un ton de mépris ou d'un ton d'affection. Le ton de Jésus dut être celui de l'affection.

Jésus lui dit en somme : "Le salut appartient en premier aux Juifs, et je suis Juif. Tu sais ce que les Juifs pensent des personnes comme toi. Ils se voient comme les enfants de Dieu et vous comme des chiens. Qu'en dis-tu ?" La femme saisit l'appât et se montra digne de l'occasion. Elle répondit : "Il est vrai que les enfants doivent manger avant les chiens, mais même les enfants donnent

des restes au petit chien sous la table.” Marc dit qu’à cause de cette réponse, Jésus guérit la fille de cette femme. Jésus sembla fortement impressionné par sa répartie et sa foi constante. A son retour chez elle, la femme trouva sa fille guérie.

On peut facilement imaginer Jésus disant plus tard à ses disciples : “Qu’avez-vous appris de tout ce que vous avez vu et entendu aujourd’hui ?” Ils avaient bien de quoi réfléchir, car Jésus avait encore rompu avec la tradition, en ayant de la sollicitude pour un étranger, en venant au secours d’un païen. Tout comme nous, les disciples devaient assimiler les implications très claires de ces incidents.

CONCLUSION

Quels sont les traditions et les préjugés

qui empêchent notre cœur d’aider et d’aimer certaines personnes ? Vous est-il arrivé de faire du bien délibérément à quelqu’un que vous n’aimez pas trop, ou dont les croyances religieuses diffèrent beaucoup des vôtres ?

Nous serions très surpris de constater les barrières érigées dans notre cœur. C’est le conflit entre les traditions et la vérité qui a conduit à la croix de Christ. Jésus n’a pas satisfait pas aux normes messianiques préétablies des Juifs. Il n’a pas suivi leurs interprétations traditionnelles de l’Ancien Testament. Ils l’ont crucifié en préférant la tradition à la vérité. Chacun de nous se trouve face au même choix, chacun doit décider d’être dirigé soit par la vérité, soit par la tradition. Les deux sont rarement compatibles. Mais nous avons cette certitude : la seule vérité qui nous rendra libres nous est accessible. ◆

ILLUSTRATIONS

Fixer les yeux sur Jésus

Chaque fois que vous vous regardez, regardez Jésus dix fois bien longuement.

Le besoin d’être spécifique

Henry Ward Beecher disait la vérité lorsqu’il déclara : “Plus je vis sur la terre, et plus j’ai confiance en ces prédications faites par un seul homme devant un seul homme, et où l’on sait pertinemment qui est désigné par l’expression : ‘Tu es cet homme-là’”.

Une citerne d’eau fraîche

L’Église ne doit pas être une mer stagnante vers laquelle coule la vérité de Dieu venant des lèvres des apôtres, des prophètes, des évangélistes, des pasteurs, des enseignants. Elle doit être une citerne d’eau fraîche, qui reçoit la parole, puis la fait passer à d’autres.

La Bible, bouclier de la Foi

Pendant la Grande Guerre, on entendait des histoires selon lesquelles certains soldats avaient la vie sauve parce qu’un Nouveau Testament dans leur poche avait arrêté une balle. Certains éditeurs commençaient alors à publier des éditions avec une couverture en fer. Mais la Bible n’offre pas ce genre de protection. Quelqu’un a dit, avec un peu d’ironie, qu’un jeu de cartes aurait eu le même effet.

Le péché ou la grâce

G. Campbell Morgan disait avec raison : “Un homme peut échapper soit au péché, soit à la grâce, mais non aux deux. Il échappe au péché en cédant à la grâce, ou il se met hors d’atteinte de la grâce par sa soumission au péché.”